

PARADOSIS

BERTRAND
ZUINDEAU

Bertrand Zuindeau

Paradosis

© Bertrand Zuindeau, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0065-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

I. Chaos

Comme tous les autres, non, plus que les autres, bien plus qu'eux, la mort de Jan m'a bouleversé. Sa mort a déjà de quoi secouer, mais de savoir qu'il a été assassiné... Comment a-t-on pu faire ça à Jan ? Jan le Sage ; Maître Jan. Qui a pu vouloir lui faire mal au point de le tuer ? Je ne pense qu'à ça. Je ne fais que penser à lui. Tout le temps, le jour ; entre deux cauchemars, la nuit. Nous tous sommes blessés par ce crime impensable, mais je suis, pour ma part, dévasté, tel un jeune arbre sous la tourmente. Le chaos est entré dans ma vie. Il est vrai, une relation singulière m'unissait à Jan.

Et depuis, la peur s'est réveillée. Chez les autres ; chez moi. La peur est toujours plus ou moins présente dans la cité. Elle demeure tapie en chacun de nous. En chacun de nous et même partout. Dans les recoins des ruelles ; dans les brumes de la forêt ; dans la noirceur de la nuit. Elle nous tapisse le crâne et nous fait scruter les ombres. La peur est un mal dormant qui s'ébroue par moment, un animal inerte qui s'avive, quand des faits inhabituels et troublants se produisent. La mort de Jan, son meurtre, est l'un de ces faits. Un des pires qu'on ait connus depuis longtemps, qui a enflammé la peur comme jamais.

La découverte de la dépouille date de trois jours et le meurtre, selon toute vraisemblance, remonte à moins d'une semaine. Son corps était enseveli, mais bizarrement, ses fossoyeurs ne se sont pas ingéniés à le bien dissimuler. Le cadavre affleurait, sous un mètre de terre environ, sommairement recouvert de quelques branches de robinier. Il se trouvait à une centaine de mètres de la porte ouest de Mons, au bas d'un champ pentu, en limite de forêt. Vraiment, ses ensevelisseurs devaient s'attendre à ce qu'il fût découvert sans grand délai et l'on pouvait même se demander s'ils n'avaient pas agi ainsi pour en faciliter l'exhumation. À moins qu'ils se fussent livrés à un rituel ; un rituel funéraire, les branches épandues ayant une signification particulière. Ou bien, simplement, ils ont fait vite parce qu'ils avaient peur ; peur d'être vus ; et peut-être étaient-ils sur le point d'être vus. Ils se sont enfuis pour ne pas être surpris. Oui, ce doit être ça...

Jan n'était pas apparu depuis deux jours. C'était anormal. Alors, Regis – Regis

le Vaillant, Seigneur de Mons – a décidé de former des patrouilles afin de le rechercher. Sous la houlette d'Artos, le principal lieutenant de Regis, plusieurs équipes ont ratissé le bourg, à l'intérieur des fortifications, et alentour, sur les premières centaines de mètres, séparant Mons, sur son tertre, des forêts environnantes.

Un matin, l'un des hommes a repéré des branches de robinier coupées et dispersées sur une terre remuée depuis peu. Lui et plusieurs autres se sont mis à creuser, avec les armes et les outils dont ils disposaient. Une pelletée de secondes suffit pour qu'ils aperçussent un corps enchâssé dans l'argile. Il n'en fallut guère plus pour reconnaître le disparu, Maître Jan.

Alors, Artos a été appelé et Artos a appelé Regis le Vaillant. Et Regis est venu, accompagné de plusieurs membres éminents de la communauté et de dignitaires de *Paradosis*. Regis a confirmé qu'il s'agissait bien du vieil architecte, actuel Grand-Maître de *Paradosis*, et, dans la même phrase, confirmé qu'il avait été assassiné. Deux larges plaies, l'une au niveau du cou et l'autre en plein cœur, ainsi que le crâne en partie défoncé en témoignaient sans grande équivoque.

Les visages se sont crispés. Plusieurs ont laissé échapper des cris. Quelques-uns ont placé la main sous le nez, autant pour marquer l'affliction naissante que pour se protéger des exhalaisons qui commençaient à s'échapper du mort déterré. Parmi les présents consternés, un peu en retrait, j'étais là, moi, Anders, l'architecte en second, l'un des meilleurs amis de Jan le Sage ; oserais-je dire, son disciple ? Quoique, de là où j'étais placé, je ne pouvais voir ni la face ni le corps meurtris du vieux Maître, j'ai reçu comme un coup de poing la déclaration de Regis. Jan assassiné ! Notre Grand-Maître, vénéré, honoré de tous, victime de meurtriers ! En un tourbillon confus, j'ai éprouvé la douleur de me voir privé d'un ami que je chérissais, d'un guide qui m'accompagnait dans mon chemin d'homme et de bâtisseur, tandis que se mêlaient, dans tout mon être, l'horreur d'une disparition due à un crime abject et l'envahissement d'une peur panique. Oui, à ce moment-là, j'ai eu l'impression que la boule d'angoisse qui, presque en permanence, me trifouillait le ventre, subitement s'est dilatée pour m'emplir entièrement. Un long tremblement m'a sillonné le corps. Invoquées par l'assassinat de Jan, les terreurs du passé se sont manifestées ; terreurs que les plus vieux de la communauté ont connues singulièrement dans leur chair et dans leur âme, et que les plus jeunes ont recueillies de la parole des anciens.

J'ai entendu plusieurs voix chuchoter. « Ils reviennent... » ; « les nomades... » ; « les clans maudits... ». Les yeux se sont dirigés vers la sylvie

proche, dense dès la lisière, sombre, et semblant pénétrée de secrets. Les années passant, elle demeure un monde hostile, où l'on n'ose s'aventurer, sinon qu'en nombre et puissamment armé. Et Regis a parlé à nouveau. Mais il n'a fait que dire ce que chacun pensait ou confiait, à l'instant, à son voisin. Que les meurtriers du Maître étaient venus de la forêt. Ils auront surpris leur victime par-delà le mur d'enceinte et l'auront fait périr. À la hâte, ils auront enfoui ses restes, recouvert la terre de branchages et s'en seront retournés par le même chemin. Combien étaient-ils ? Plusieurs, sans doute, vu les coups portés. Au moins deux. L'un tenait probablement une lame ; en tout cas, un objet tranchant ou pointu. Un autre devait être muni d'un maillet ou d'une masse quelconque.

De qui s'agissait-il ? Moi et le groupe avions bien pensé aux « hirsutes » des bois. On les tient, dans la communauté, pour les vils descendants d'une humanité dégénérée, végétant tels des chiens sauvages auxquels ils disputent les proies. De misérables bougres, en vérité. On sait qu'il en existe non loin de Mons. À maintes reprises, lors de courses en forêt, plusieurs d'entre eux ont été entrevus, plus rarement attrapés. Ils se terrent comme des blaireaux. Vivent parfois dans les arbres. Se recouvrent de glaise ou de feuilles mortes pour éviter d'être vus. De temps en temps, généralement la nuit, ils s'approchent des fortifications, dans l'espoir de chaparder des reliefs de nourriture, ou prélèvent des épis de froment ou d'avoine qu'ils ingurgitent tels quels. Plus rarement, ils guignent les troupeaux, mais à chaque fois, les chiens les font partir. Ils effrayent, mais pas autant qu'ils sont craintifs. Comment auraient-ils pu s'en prendre à Jan le Sage ? Le Maître en aurait-il aperçu plusieurs d'entre eux en train de marauder ? Mais alors, pourquoi ne se serait-il pas contenté de crier pour les mettre en fuite ? Ou d'appeler la garde ? Ce n'était certes pas dans ses habitudes que d'aller débusquer des hirsutes. Il n'en est pas moins mort. Il n'en a pas moins été assassiné.

Aussi avons-nous pensé aux clans nomades, aux hordes maudites... Une possibilité autrement inquiétante. Certains l'ont murmuré, l'inquiétude dans les yeux, à leur voisin le plus proche, ou l'ont lâché pour eux-mêmes. Jan aurait-il vu plusieurs individus d'une troupe hostile à la communauté, venus jauger les défenses du bourg ? Eux, pour sûr, disposent d'armes, quand les hirsutes en sont généralement dépourvus. Eux, pour sûr, n'auraient aucun scrupule à tuer, quand les autres sont terrorisés par les habitants de Mons et se cachent à la moindre menace. Oui, mais, dans ce cas, quantité d'interrogations se font jour. Comment des éclaireurs aguerris ont-ils pu se laisser repérer par un vieil homme, eux dont

c'est justement la tâche d'épier sans être remarqués ? Et pourquoi, l'ayant occis, l'ont-ils si grossièrement enseveli à proximité des remparts plutôt que d'en transporter la dépouille au plus profond de la forêt ? Ont-ils été dérangés pendant qu'ils creusaient un trou et l'ont-ils couvert en hâte pour s'enfuir au plus vite ? Possible.

Mais surtout, si l'éventualité des clans nomades n'est pas aisément admise par le groupe de villageois entourant le cadavre de Jan, c'est parce que les clans nomades ne se sont pas montrés dans la région depuis longtemps ; depuis de très nombreuses années.

Seraient-ils de retour ? Après une vingtaine d'années de paix, pour le moins de tranquillité dans la cité de Mons, reviendraient-ils afin de commettre leurs forfaits ? Si la mort atroce de Jan a créé l'effroi, c'est aussi et peut-être plus encore cette sombre perspective qui a secoué le petit groupe réuni autour de Regis.

Me sont remontés les récits des ravages passés.

Sans revenir au Chaos initial qui avait mis le monde à bas, et donc pour la seule période qui a vu la naissance et l'essor en dents de scie de la communauté de Mons, disons ces cent cinquante dernières années, plusieurs vagues d'attaques s'étaient succédé ; nombreuses d'abord, de plus en plus éparses par la suite. On finissait par les connaître et les reconnaître : les nomades du grand-sud, le clan du Crotale – dont le chef se plaisait à exhiber de tels serpents et menaçait de morsure envenimée pour obtenir ce qu'il voulait –, le clan du Freux – peut-être le plus cruel de tous –, les Écorcheurs... Tous se comportaient grosso-modo de pareille manière. Ils déferlaient, le plus souvent à cheval, parfois transportés sur d'antiques véhicules se mouvant sans bêtes de trait. Ils arrivaient par surprise, quelques éléments d'avant-garde ayant neutralisé les sentinelles. Ils envahissaient le bourg, incendiaient les maisons, violaient, torturaient, massacraient, volaient ce qui leur tombait sous la main. Les chanceux survivants du village fuyaient dans la forêt et revenaient quand le danger était écarté. Ils s'échinaient alors à rebâtir ce que les pillards avaient détruit.

Mais peu à peu les défenses se sont faites plus assurées. Les palissades de bois ont été progressivement remplacées par de hauts murs de pierre. Les hommes se sont montrés meilleurs au combat. Leurs armes devinrent de plus en plus solides et précises. Pour cela, l'arrivée d'Aman, cet étrange étranger qui rejoignit la cité, il y a quatre générations environ, les aida considérablement. Par ses savoirs, par

les nouveautés techniques dont il était porteur, par ses conseils avisés, Aman le Père – comme on l’appelle habituellement –, Aman, le fondateur de *Paradosis*, avait permis à Mons de se renforcer contre ses ennemis et rendu possible une relative sécurité. À croire que la cité était désormais connue pour ses capacités de résistance, car les hordes dévastatrices hésitaient à s’y frotter. Les razzias s’espaçaient dans le temps. Les incursions étaient plus timides. Il fallait davantage de ruse aux ravageurs pour investir la place forte, ce qu’ils firent encore, cependant, à plusieurs reprises, provoquant à chaque fois mort et désolation.

Pourtant, la dernière de ces attaques, qui remonte à environ vingt ans, se solda par une défaite cuisante des agresseurs. La horde fut taillée en pièces. C’était le clan du Freux. Le stratagème, mis au point par son chef, Korax, fut déjoué. Ce qui devait constituer une tête de pont pour les attaquants s’avéra une souricière. Les plus avancés des fantassins furent passés au fil de l’épée. Les cavaliers et leurs montures, ainsi que les véhicules, qui chargèrent à leur tour, se brisèrent dans des fossés dissimulés sous des ramées et hérissés de pieux à la pointe de métal. Une sortie des meilleurs guerriers de la communauté permit enfin de surprendre, à l’orée de la forêt, le reste du clan. L’ultime combat fut bref. Les nomades furent massacrés, leur chef fait prisonnier et prestement condamné au gibet. Pour leur part, les femmes et les enfants du clan furent chassés, sauf les combattantes qui connurent un sort identique à celui des hommes.

J’étais encore gamin lors de cette dernière attaque, mais je m’en souviens parfaitement. Avec les mères, les autres enfants et les vieux du village, j’avais dû me cacher dans les caves sous la résidence de notre Seigneur. La lutte faisait rage à proximité. Nous entendions les cris de combat et les hurlements de douleur. Quand, enfin, nous pûmes ressortir de notre abri, les morts jonchaient les pavés ; quelques combattants de la cité, mais surtout nos ennemis. Ces derniers étaient terrifiants. Ils m’impressionnaient par leurs peintures de guerre, leurs tatouages et leurs casques hétéroclites. Certains, même morts, conservaient des rictus de déments. L’affreuseté des plaies et des mutilations, le sang qui s’était épanché en multiples ruisselets, créaient un spectacle d’horreur. Avec mes yeux d’enfant, j’étais terrorisé et ne comprenais pas les exclamations de joie que poussaient les vainqueurs. À l’extérieur des remparts, en lisière de forêt, des bûchers avaient été allumés et les cadavres ennemis y étaient jetés comme de vulgaires billes de bois, alimentant les brasiers et dégageant une puanteur à faire vomir. Je vis aussi Korax, le chef du clan du Freux, qu’on traîna vers une

potence, en plein centre du bourg. C'était un fou qui riait à l'instar d'un démon. Quand des coups lui étaient assenés, il proférait des imprécations en un sabir menaçant. La corde au cou, il toisait la foule sans cesser de maudire. Jamais, je n'oublierai son regard ; un regard glaçant. J'y ai souvent pensé. J'y ai pensé notamment, lorsqu'au milieu du groupe, entourant la dépouille de Jan, les hordes maudites ont été évoquées.

La mise à bas du clan du Freux a marqué l'arrêt des attaques subies jusqu'alors. Une rémission qui tient depuis deux décennies. Sans qu'elle ait mis, pour autant, un terme à la peur. L'angoisse est toujours là. Elle est moins vive, mais continue de travailler les entrailles et les esprits. La cité avait subi l'épouvante ; elle vit dorénavant dans la crainte. Les regards happés par les bois jamais ne sont tranquilles. Un mouvement de frondaisons, un bruit étrange, un silence inhabituel, provoquent le trouble. Les guetteurs sont constamment à l'affût. Les paysans, qui travaillent aux champs ou gardent les troupeaux, en contrebas du bourg, maintiennent une vigilance de tous les instants, la protection des soldats ne les rassurant qu'en partie. Quant à ceux qui s'enfoncent dans la forêt, ou pour la chasse, ou pour des visées de reconnaissance, ils partent la peur au ventre, restent continûment sur le qui-vive et ne sont réellement soulagés qu'à l'approche des tours et des remparts de Mons.

Et voici qu'à présent l'assassinat de Jan faisait s'épancher l'effroi, tel un flot franchissant une digue éventrée. Les hommes s'agitaient, s'interpellaient, exprimaient sans retenue leur inquiétude, ébauchaient de noirs scénarios. Regis le Vaillant a repris les choses en main. A ordonné de se taire. A demandé à quatre soldats d'aller chercher une toile pour y placer la dépouille et la porter jusqu'à la demeure de l'architecte.

Le petit groupe, enfin, est remonté vers le bourg, précédé de Regis, le pas rendu incertain par la boue gluante du champ, séparant l'orée des bois de la porte ouest. Le temps était sombre. Une bruine froide et vaporeuse estompait les contours. À l'arrière, j'avais péniblement. J'étais abattu. Comment pouvais-je imaginer une fin aussi soudaine, aussi brutale, de notre Grand-Maître, de mon vieux Maître ? Presque chaque jour, je le rencontrais. Je travaillais avec lui. Ce que je savais, je le tenais de lui. J'étais devenu l'adjoint de l'architecte, mieux, son disciple, dans la conception et la réalisation des travaux de construction et de rénovation de Mons. Je le secondais pour le chantier des fortifications ; un chantier gigantesque, encore inachevé, dont la vertu était première pour la défense de la cité.